

## Yeux fertiles

Numéro 81, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13594ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1999). Compte rendu de [Yeux fertiles]. *Moebius*, (81), 149–162.

## La chanson, marquante comme un anniversaire

De très nombreux ouvrages portant sur la chanson ont marqué la dernière année. Pensons aux deux tomes de l'*Histoire de la chanson française* de Claude Duneton, avec la collaboration d'Emmanuelle Bigot (Seuil, 1087 p. et 1103 p.), même si cette «histoire» s'arrête en 1850 et intéresse surtout les branchés de la tradition chansonnière française d'Europe. Pensons également, en moins ambitieux mais parfaitement ciblé, à *De lutte en turlutte* (sic), *une histoire du mouvement ouvrier à travers ses chansons* de Pierre Fournier, avec à l'appui des notices historiques, des partitions musicales, des photos, une orientation idéologique sans équivoque (Septentrion, 206 p., grand format). Ce livre de Fournier se propose aussi comme une anthologie militante: «(...) cinquante chansons issues des luttes du mouvement ouvrier québécois et il a invité des acteurs, des témoins ou des historiens à situer chacune de ces chansons dans son contexte historique. Réunis dans un même ouvrage, témoignages et chansons portent un regard original sur l'histoire sociale du Québec. Dans la mesure où le passé peut aider à préparer l'avenir, cet ouvrage alimentera la réflexion sur les acquis des luttes passées, les enjeux syndicaux du XXI<sup>e</sup> siècle et les lignes de force des combats futurs.» Il y a de la graine de Woody Guthrie chez Pierre Fournier.

Du côté des monographies d'auteurs ou interprètes, on peut lire avec beaucoup d'intérêt *Ma route et mes chansons* de la très grande star que fut Maurice Chevalier (Flammarion, 895 p.): au lendemain de la dernière guerre, Chevalier avait rédigé ses mémoires en plusieurs volumes; ces derniers sont ici réunis en un seul gros volume et retracent en quelque sorte tout près de 70 ans de music-hall international, de Paris à Hollywood, en passant par Londres et New York, dont il a été le plus illustre représentant. Star sur la scène et sur l'écran, Maurice Chevalier a laissé un style et tout un répertoire populaire de chansons. Autre titre à retenir à cet égard: *Raconte-moi ta chanson* de Colette Renard (Grasset, 320 p.), l'interprète canonique d'*Irma la douce*, de «Zon zon zon», «Tais-toi Marseille», etc.; on y retrouve quatre chansons écrites par elle-même et on y apprend aussi qu'elle était figurante dans le dernier film de Beineix, en compagnie d'Yves Montand.

Richard Cannavo, le biographe de cet incontournable Yves Montand, revient à la charge cette année avec un livre très amical portant sur les vingt-cinq ans de carrière d'*Alain Souchon, le rebelle en douce* (J.-C. Lattès, 311 p.). La douceur du titre n'enlève rien au projet du biographe, mais mon admiration pour Souchon – autant pour le comédien que pour le parolier-interprète – me laisse sur ma réserve. Ce livre est sympathique, certes; en revanche, il m'apparaît prématuré, il ne fait que dresser un portrait quand il aurait pu broser un tableau d'époque. À retenir: l'importance accordée par Cannavo à la dérision...

Cette dernière année, on a surtout vu se multiplier des titres pour commémorer la disparition de Jacques Brel, notamment les biographies incomparables de Marc Robine et d'Olivier Todd, ou encore des titres pour rendre hommage à la grande Barbara décédée récemment, notamment ses propres mémoires ou journal trop vite abandonné(s), l'extraordinaire *Il était un piano noir... Mémoires interrompus* (Fayard, 231 p.), livre qui nous fait profondément regretter qu'elle soit décédée avant d'avoir terminé sa besogne ou ce qu'elle appelait son «dialogue». Tout près d'une dizaine de livres portant sur sa carrière sont parus au cours de l'année dernière, sans parler des journaux et magazines qui l'ont bien entourée. «La voix est un baromètre d'une exactitude extrême» (p. 49), confiait-elle, la voix porte et charrie en effet des émotions d'une extrême complexité, et tout l'art consistait précisément dans son métier à s'en faire la complice la plus fidèle... plutôt qu'un amplificateur hors contrôle.

À propos de Brel, le livre de Todd, *Jacques Brel, une vie* (Robert Laffont, 447 p.), reprend et met à jour l'admirable livre qui était paru en 1984. Sans le déclasser au niveau du commentaire critique, la brique de Marc Robine le complète, semble-t-il, au niveau de la documentation: *Grand Jacques, le roman de Jacques Brel* (préfacé par Pierre Perret, éd. du Verbe, Chorus, et éd. Anne Carrière, 672 p.). Robine est déjà connu pour ses ouvrages sur Brassens, Cabrel, Julien Clerc et, surtout, pour l'*Anthologie de la chanson française, des troubadours aux grands auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle* (Albin Michel et EPM, 1994), prix de l'Académie Charles-Cros 1995. Robine a aussi été responsable de nombreux dossiers parus dans la fameuse revue *Chorus*. Son livre sur Brel attire l'attention sur la somme de travail ou d'activité qu'a assumée Brel de son

vivant, et comment sa légende s'est progressivement constituée. La discographie parle d'elle-même, depuis les enregistrements chez Philips (1953-1961, sous la tutelle de Jacques Canetti), jusque chez Barclay (1962-1977), Robine rappelle des inédits, des gravures isolées, de très nombreuses musiques de films, et bien sûr l'*Intégrale* Jacques Brel, 172 enregistrements réunis en 10 CD; s'ajoutent trois CD d'enregistrements qui ne figurent pas dans l'*Intégrale*. Ce qui représente beaucoup sur une période de moins de vingt-cinq ans. Robine dresse encore la filmographie, la vidéographie, la bibliographie, etc. Il regroupe également des témoignages passionnants d'Alice Pasquier (épouse de Jojo, le grand ami de Brel, à qui il avouait que «Six pieds sous terre, Jojo, tu frères encore»), Claude Lelouch, Georges Brassens, Eddy Barclay, Henri Gougaud, Jean Corti, etc. Le biographe suit pas à pas toute la carrière de cet «infatigable» qui embrassait la vie totalement au risque de s'y brûler les ailes, la scène, le cinéma, l'aventure, les amours, la maladie... Quelle bête de scène il était! Le préfacier Perret a des remarques très pertinentes à propos de Brel. Il dit de lui: «En plus des femmes et de l'écriture, il aima les copains, la douleur de la création, la poésie, les auteurs aventuriers, les bières du Nord, le vertige que provoque une salle en délire, les nuits blanches, la vie. (...) Hormis tout cela, il passa le reste de son temps à essayer de savoir qui il était.» Perret voit en lui le don Quichotte moderne qu'il était (le Flamand ibérique qui défend la «belgitude»). Selon lui, Brel souffrit d'être trop entier et excessif en tout, traitant même Paris de «foire» (mais il avait d'abord dû la conquérir), victime de son masochisme, de ses propres aphorismes emportés, du genre «Mourir, la belle affaire!», etc. Bref, un énorme livre pour un personnage qui le méritait bien.

Plus près de nous, c'est l'ouvrage biographique d'Ira B. Nadel, *Leonard Cohen, le Canadien errant* (Boréal, traduit par Paule Noyart, 382 p.), qui mérite une attention toute particulière, ne serait-ce que pour la carrière internationale de ce poète et chanteur profond et intense, tiraillé entre le folk, le judaïsme, le zen et les femmes, ce qui fait de lui un personnage chantant apparemment sans attache, comme sans territoire assigné. Jacques Normand a eu droit lui aussi à toute l'attention de son biographe Robert Gauthier dans *Jacques Normand, l'enfant terrible* (Éd. de l'Homme, 276 p.),

un livre aux photos étonnantes. On retiendra que «Jacques Normand a participé de près à l'engouement des Québécois pour la chanson française». On le sait, il a fait les belles heures des «nuits de Montréal» et les téléspectateurs se rappellent encore ses effronteries à l'émission *Les couche-tard* qu'il animait avec Roger Baulu. Enfin, Félix Leclerc est à l'honneur dans la collection «Les grandes figures» chez XYZ. En effet, Marguerite Paulin y signe un chaleureux récit biographique, au sous-titre un peu malheureux: *Félix Leclerc. Filou, le troubadour*. Tout se passe comme si Félix lui-même se racontait, ce qui correspond bien chez le lecteur à la grande familiarité qui se dégage toujours de cette grande figure de la chanson québécoise. Il nous trace son profil de carrière peu banal, mais que l'on connaît déjà peut-être trop bien; Marguerite Paulin a toutefois eu l'idée intéressante de le laisser se plaindre de ne pas avoir été, de son vivant, suffisamment reconnu comme écrivain (poète, dramaturge, conteur, penseur, etc.). Est-ce là parole de filou? Ce qui est sûr, le public ne s'y est pas trompé, c'est l'auteur-compositeur-interprète qui était grand et qui n'a pas fini de servir de modèle ou de référence parmi «les héros qui ont marqué notre histoire», pour reprendre les mots de la collection qui l'accueille.

Pauline Julien attend encore le livre qu'elle mérite. D'ici là, nous pouvons patienter en feuilletant le recueil qu'elle a elle-même publié: *Il fut un temps où l'on se voyait beaucoup* suivi de *Lettres africaines* et de *Tombeau de Suzanne Guité* (Lanctôt éditeur, 167 p.). Sa biographie ne devrait pas tarder. N'a-t-elle pas été un pilier de la chanson québécoise pendant tout près d'un demi-siècle? Je l'ai vue pour la première fois à l'époque du théâtre de La Boulangerie. Cela ne date pas d'hier. Je l'ai revue avec beaucoup d'émotion cette année dans *Mon pays, mes chansons* que présentait Télé-Québec, des clips avant la lettre dans lesquels on entendait Pauline – La Pauline, comme on dit La Bolduc – parler à la française, interpréter des chansons de haute qualité, entourée de tous les chansonniers des années 60. Pauline, celle qui chantait Vian et Brecht, Vigneault et Léveillé, Michel Tremblay et Anne Sylvestre, Gilbert Langevin et Luc Plamondon... Le disque compact produit par Fonovox, coll. Les Refrains d'abord, un peu avant sa mort, est une merveille; nous pouvons suivre toute la carrière, depuis «Alors» jusqu'à «Une sorcière comme les autres», d'une interprète hors du commun.

Nous retrouvons encore Jacques Normand, puis Félix Leclerc et Fernand Robidoux dans le très sympathique ouvrage de Marcel Rouillard: *Sur la route de Vaudreuil* (Fides, 277 p.), très abondamment illustré et même piqué d'extraits de chansons.

Enfin, parmi les anthologies intéressantes, retenons encore *Tout Deschamps*, trente ans de monologues et de chansons, contenant même une vingtaine de textes inédits (Lancôt éditeur, 543 p.), sur le modèle de *Tout Clémence*, déjà paru chez le même éditeur ou encore de *Presque tout Sol* chez Stanké; retenons également la nouvelle édition complétée et corrigée de l'*Intégrale* des chansons de Jacques Brel (Robert Laffont, 411 p.), à l'égal du livre de Gilles Vigneault *Entre musique et poésie, 40 ans de chansons* (BQ, 1997, 281 p.), des chansons choisies et présentées sommairement par Bruno Roy.

Du côté de la chanson traditionnelle, Conrad Laforte propose deux tomes de *Chansons de facture médiévale* (Nuit blanche éditeur) tandis que Robert Payant a collecté les versions de cinquante chansons mémorables dans *Les chanteux* (Triptyque, 229 p.), Payant faisant précéder cette anthologie d'une brève histoire de la chanson traditionnelle jusqu'à l'époque de l'enregistrement sonore, et la faisant suivre d'une galerie de courts portraits de chanteux contemporains comme La Bottine souriante, Francine Reeves, La Veillée est trop jeune, etc. Comment ne pas vous donner rendez-vous les mardis soirs au Verre Bouteille sur le Plateau Mont-Royal!...

Je pourrais encore poursuivre de mémoire la liste des titres. La prégnance de la chanson et de ceux qui la pratiquent est à ce point profonde que le moindre remous entraîne dans son parcours discours d'éloges et/ou discours de nostalgie et plus rarement discours de leçon historique. L'exercice qui consiste à rappeler ainsi les ouvrages récents provoque des effets forcément inattendus. Si nous faisons le même exercice avec des enregistrements sonores, ces effets seraient amplifiés et davantage incongrus. En nous en tenant à l'imprimé, aux livres, les frontières s'atténuent, les périodes historiques se confondent, les genres ou styles s'entremêlent. L'historien se rebiffe quelque peu, mais l'amateur de chanson multiplie les rapprochements, atténue les contradictions. En effet, les «chanteux» rejoignent les auteurs de textes syndicaux ou ouvriers construits sur des timbres connus; Conrad Laforte doit se régaler autant que Claude Duneton des filiations ou trans-

missions de chansons; Pauline Julien aurait pu interpréter quelques chansons de Leonard Cohen, de la même façon qu'elle l'a fait avec celles de Gilbert Langevin; Jacques Normand était certes proche de Félix Leclerc par son âge, mais son «esprit» allumé devait savoir apprécier celui d'Yvon Deschamps.

J'ai dû faire réimprimer *Le guide de la chanson québécoise* que j'ai réalisé avec Constance Havard et Rock LaPalme. Ce doit être un indice de l'intérêt que l'on porte toujours à la chanson. Je voudrais rendre un hommage particulier à Pierre Fournier dont le livre *De lutte en turlutte* (sic) m'a beaucoup intéressé. Sa recherche est multidisciplinaire: l'histoire des luttes ouvrières et des mentalités d'une part, la chanson comme témoignage, comme outil de transformation sociale d'autre part, les deux perspectives étant mises à contribution dans le travail efficace d'animation qui est celui de Fournier. Je connaissais déjà les deux disques qu'il avait consacrés à la chanson sociale et syndicale. Ils se nourrissaient d'une fameuse tradition chansonnière gauchiste, tant française qu'américaine. J'aurais aimé que les chansons qu'il a retenues soient mises sur disque compact et que ce dernier accompagne son livre. Malgré cette lacune, ce livre reste un document à mettre entre toutes les mains. On y retrouve une série d'événements historiques qui ont marqué notre société: émigration, guerre, Crise, grèves mémorables, etc. Ces événements sont pris en charge par des chansons dont certaines sont des classiques du genre: «Un Canadien errant», «La ronde des canuts», «L'internationale», «Le petit conscrit» et, plus près de nous, «La vie de factrie», «Bozo-les-culottes», «Comme un million de gens», «Heureux d'un printemps», «Les pauvres», «Journée d'Amérique», «Du pain et des roses», et bien d'autres merveilleuses chansons moins connues, le plus souvent anonymes (sur des airs connus) ou composées par Pierre Fournier lui-même, toutes plus mobilisatrices les unes que les autres. Le grand format du livre permet de donner les partitions de base, les textes intégraux, et d'agrémenter la lecture avec des photos appropriées.

Tout compte fait, la chanson est capable de remplir de nombreuses fonctions. Elle peut plaire, amuser, faire rêver, faire danser; elle peut aussi instruire, témoigner, documenter, rassembler, mobiliser. Elle fait chanter! n'est-ce pas une raison suffisante pour la traiter avec tous les égards.

Je regrette la disparition de la revue *Chanson* au Québec. L'énergie nécessaire à l'organisation de Coup de cœur francophone semble avoir eu raison de ceux qui la dirigeaient. Souhaitons que ce ne soit que partie remise. En attendant, la revue française *Chorus* (Les Cahiers de la chanson) tient toujours le coup. Merveilleuse revue, avec d'excellents dossiers récents sur les carrières de Barbara, Bashung, Brel, Thié-faine, Maurane..., avec des chroniques sur l'actualité du disque, du spectacle, du livre..., des articles sur les festivals, les genres chansonniers, les vedettes du panthéon, les débats chauds relatifs à la chanson; enfin, dans une mise en pages et avec une iconographie de très bon goût. Longue vie à toute cette animation.

*Robert Giroux*

**MARCEL DUGAS**

*Psyché au cinéma*, poèmes en prose

Triptyque, 1998, 118 p.

Lorsqu'un auteur tombe dans le domaine public, c'est-à-dire cinquante ans après sa mort, il devient soudainement avantageux de le rééditer. L'éditeur n'a alors plus à s'acquitter du paiement des droits d'auteur et, habituellement, s'il s'agit d'un auteur renommé ou assez connu, les coûts reliés à la publicité sont réduits et l'anxieuse attente de la réception critique engendre beaucoup moins de ces sueurs aigres qui blessent les sensibilités littéraires. Cette politique permet à un éditeur comme Booking International, par exemple, qui publie des classiques de la littérature française et internationale (des auteurs disparus, pour certains, depuis plus d'un siècle), de réduire considérablement le prix de ses livres de poche. Les éditions Ariès au Québec dans les années soixante-dix se spécialisaient aussi dans ce genre de réédition à bas prix. Elles remirent ainsi en circulation des textes de Sade, de Restif de la Bretonne, et d'autres libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'avantage de ce type de réédition est sans nul doute son coût très bas de production et de mise en marché, qui peut augmenter

toutefois si on décide d'y insérer un lourd appareil critique préparé par un spécialiste ou un écrivain de renom.

L'œuvre de Marcel Dugas, mort en 1947, vient tout juste de franchir le cap du domaine public. Trois éditeurs se sont donc empressés de rééditer *Psyché au cinéma*. Dans leur livre célèbre sur la poésie québécoise, Pierre Nepveu et Laurent Mailhot citaient pourtant des textes de *Paroles en liberté* (1944) et de *Confins* (1921) comme échantillons emblématiques de la réussite des poèmes en prose de Dugas. Une réédition de ces textes suivra peut-être? C'est ce que nous espérons. Présentons donc rapidement ces trois éditions.

Tout d'abord Les Herbes rouges ont fait un beau livre, soigné, avec une préface d'André Roy, qu'ils ont publié dans leur collection Five O'Clock consacrée justement à la réédition de grands textes poétiques québécois oubliés ou peu diffusés. Les éditions Triptyque, pour environ le même prix, ont pour leur part produit un livre format poche accompagné d'une préface de Sylvain Campeau. Si vous êtes prêt à payer beaucoup plus cher pour avoir accès au nec plus ultra de l'édition critique au Québec, vous aurez donc la tentation de vous procurer *Psyché au cinéma* dans la belle collection étoffée dirigée par l'Université de Montréal, la BNM (Bibliothèque du Nouveau Monde), avec une indigestion de notes en bas de page et des précisions maniaques sur l'établissement du texte.

Parmi ces trois éditeurs, les éditions Triptyque ont fait un travail avec peu de moyens qui mérite qu'on s'y attarde. En plus d'avoir produit un format poche et d'avoir inclus un appareil critique complet (préface, bio-bibliographie, courte bibliographie de textes critiques) telles Les Herbes rouges, ils ont eu la délicatesse d'insérer à titre d'exergue une photo de Marcel Dugas (tirée de la collection de François Lanoue) et une liste des pseudonymes de Dugas, ce que Les Herbes rouges ne nous offrent pas. Pour, entre autres, ces généreux ajouts, la copie de *Psyché au cinéma* publiée par les éditions Triptyque semble constituer le meilleur rapport qualité/prix.

Abordons maintenant le texte. Marcel Dugas a fait partie de cette bande de joyeux iconoclastes qui ont collaboré à la revue *Le Nigog* au début du XX<sup>e</sup> siècle à Montréal. De ceux-ci, l'histoire littéraire a surtout retenu Paul Morin. Ses autres compagnons, tels que Guy Delahaye ou Arthur de Bussières, perdirent avec le temps quelque peu de la no-

torité qu'ils avaient alors. Ce pauvre Marcel Dugas, bien qu'il ait aussi participé à cette célèbre querelle des «exotistes et des régionalistes», ne fut jamais auréolé d'une renommée notable. C'est que Dugas était un fervent des pays d'outre-mer et qu'il y a d'ailleurs fait publier une partie de son œuvre, quelquefois à compte d'auteur, quelquefois dans de petites maisons d'édition parisiennes.

Dugas était aussi alors perçu comme un extravagant, un dandy, une personnalité «artiste» qui en aurait fatigué peut-être quelques-uns, ce qui n'a donc pas facilité sa réhabilitation. C'est entre autres pour ces raisons qu'il était important de le rééditer. Parfois l'histoire littéraire pardonne des extravagances à ceux qui n'existent plus. Délesté de ces perceptions du moment, on donne ainsi au texte une chance de nous révéler sa juste valeur, de faire fi des vieilles lectures.

Mais ce ne sont là, bien sûr, je l'admets, que vœux pieux, que pensées bien naïves puisqu'il est en fait réellement difficile de ne pas tenir compte d'une vision critique répandue lorsqu'on en connaît la teneur. Je n'ai pas fait exception. Je me suis mis à lire *Psyché au cinéma* avec quelques réticences. J'étais déjà prêt à l'ennui, à tout fustiger et à en trouver les preuves. C'est après avoir constaté, de page en page, que je prenais un réel plaisir à lire ces courtes ballades lyriques, ces petits récits galopants, que j'ai tranquillement oublié qui avait été, pour la critique de l'époque, cet auteur quelque peu mis de côté.

Publié en 1916, *Psyché au cinéma* réunit neuf longs poèmes en prose. Chacun de ceux-ci fait office d'une «douche» que l'auteur fait subir à ses lecteurs autant qu'à sa propre psyché. Il y a, entre autres, des «douches frivoles», des «douches tièdes», des «douches italiennes», des «douches anti-militaristes» et des «douches gémissantes». Chacun des poèmes de Dugas nous plonge dans un univers différent qu'il nous transmet habilement grâce à sa plume agile et preste, bien gaillarde et rieuse. Nous pourrions y voir plusieurs petits «monologues intérieurs» ou bien des chants isolés: «De ta détresse, compose un chant isolé qui te grandira dans la chimère» (p. 35). L'auteur frappe quelquefois avec une feinte courtoisie, se servant de l'ironie, de faux raffinements et de phrases lyriques aussi bien sur la pensée militariste, les petites bourgeoises guindées et l'isolement tragique du poète que sur l'ignorance ou l'esprit jésuite. D'un autre côté, il célèbre Phè-

dre, Cléopâtre, Racine, la beauté de l'Italie, le hasard qui dirige la Nature, la tragédie, la Poésie, la liberté. Ce qui peut sembler moderne, de prime abord, presque avant-gardiste, est cette utilisation du mot «cinéma» dans le titre. Puisqu'à cette époque le septième art n'avait pas encore acquis ses lettres de noblesse. Mais Dugas ne brandit pas ce mot pour défendre la cause de cet art naissant mais bien plutôt pour ajouter du ridicule à ce titre, pour bien malmener cette psyché, son propre «moi», qu'il veut traîner dans la boue:

Adieu, Psyché! [...] je nais à une autre forme de vivre. Déjà, je t'avais infligé une humiliation profonde en te condamnant au cinéma. [...] Dans un moment, ô Psyché, le propriétaire du cinéma viendra annoncer que tu es morte. (p. 109)

Ces précisions m'amènent à ajouter que ces «douches» littéraires que nous propose Dugas sont aussi des douches d'images, des satires bon enfant de ce que le cinéma, à ses débuts, a pu produire de «kitsch», de farces grossières et de trucs enfantins. Bien sûr, un lecteur d'aujourd'hui peut sourire lorsqu'il lit:

Sois incohérent, sois incohérent! et pour taquiner la nature, offre-toi, en imagination, la comédie de la perversité intégrale. (p. 40)

À ces exhortations, le contexte de l'époque resurgit tout d'un coup, et Lautréamont et Rimbaud et Apollinaire... Mais on ne demande pas à Marcel Dugas de réinventer le modernisme. Ce n'est pas son rôle, ce ne fut jamais le sien.

Là-dessus, autant la préface d'André Roy que celle de Sylvain Campeau visent juste. Mais au delà de ces considérations bien secondaires (puisque pas un de nos auteurs de cette époque n'avait vu nettement le vent venir), ces poèmes en prose restent agréables et divertissants, intelligents, somptueux et personnels. *Psyché au cinéma* est une œuvre qui a tenté d'offrir de la lucidité joyeuse à ceux qui ont voulu voir d'autres choses que l'Église, le pouvoir militaire et le goupillon dans le Canada français de l'époque. Je vous laisse sur ces vers de Dugas:

Louons cette nature qui varie ses effets et ses dons et se complait à dérouter dans chaque individu les calculs mesquins de la routine et des bonheurs classiques. (p. 65)

*Bertrand Laverdure*

OLIVIER GILBERT

*Télescopes*

*Entrelacs* – poésie

numéro 7, 24 p.

Les jeunes revues de poésie naissent et meurent à un rythme convenu. Ce sont les premiers poumons des nouvelles voix. Chaque nouvelle mouture d'étudiants en lettres, à quelque université que ce soit, brandit sa feuille, son journal, ses anthologies ou ses nouvelles plaquettes. Il n'y a rien à en dire sauf si parfois une de celles-ci s'incrute, fait lentement sa place, contrôle de façon particulière, personnelle, ses collaborations et fait découvrir des talents qui résistent, dès leur premier essai, à toute volatilité. La revue *Entrelacs*, prônant la sobriété, une présentation frisant le dénuement et des textes pour la plupart assez courts et singuliers, tisse lentement mais avec assurance son propre nid dans la production poétique actuelle. À l'instar de *La revue des animaux* qui distille depuis 1990 une inspirante fraîcheur dans la jungle des publications réservées à la poésie, *Entrelacs* publie généralement de jeunes auteurs talentueux, chez lesquels on sent parfois une œuvre à venir. La présentation de la revue peut faire penser de prime abord aux tout premiers numéros des Herbes rouges. Mais là s'arrête la comparaison. *Entrelacs* paraît trois fois par année et est distribuée surtout dans les grandes librairies montréalaises.

Un numéro peut être consacré à un seul auteur ou réunir des collaborations diverses. Ce qui est intéressant pour un lecteur de poésie qui s'attarde aux nouveaux auteurs, c'est la brièveté de chacune de ces livraisons. Pour un jeune écrivain, il est toujours plus prudent de s'aventurer en zone publique par brèves apparitions. La poésie peut sembler un art facile à l'aube de ce troisième millénaire si elle se résume aux essais libres que chacun des étudiants en lettres tente un jour ou l'autre, étonné de voir qu'il est capable lui aussi d'aligner des mots pour en former une matière courte et comestible. Ce qui distingue les réels écrivains de ceux-ci est la persévérance, le travail, le sérieux dans l'absurde et la verve qui pousse, qui fait gonfler, lisiblement, telle une levure personnelle, chacun des textes qu'ils produisent. *Entrelacs* nous donne bien souvent à lire de ces textes à levure, de ces poèmes travaillés et efficaces, de ces ricaneries à l'œil précis et au style bien à eux.

Olivier Gilbert fait partie de cette dernière catégorie. Dans *Télescopes*, il nous présente de tenaces et vigoureux poèmes en prose qui imitent tellement la prose qu'ils nous donnent parfois, à notre insu, l'impression d'être les extraits d'un roman. Nous sommes dans le monde de Queneau, de Tati, de Lautréamont. Il est d'abord déroutant de constater que l'action des métaphores (je ne peux qu'exprimer ainsi cette concaténation d'événements imagés), les lieux qui nous sont décrits, sont parisiens, français. Nous sommes en France. Tout commence par un carrousel qui se déclenche:

Le carrousel se déclenche, la petite fille est montée sur la girafe bleue. Le papa de la fillette lui dit au revoir de la main. La fontaine de Jouvence déborde sur la chaussée. Les automobilistes qui y passent deviennent des enfants, et leurs voitures des jouets miniatures. (p. 5)

Voici une poésie ludique qui ne se veut pas décorative mais narrative.

On suit ainsi, à chaque page, le fil d'événements loufoques, surréalistes ou fantastiques suscités par la flânerie, l'enfance ou le ridicule des hommes. Comme le souligne Gilbert: «La fanfare accompagne le carambolage de la vie.» (p. 8) Un personnage, le petit François, revient à quelques reprises et donne à l'ensemble une allure de *Zazie dans le métro*. Un bestiaire imposant allant des oiseaux aux chameaux, aux perroquets et aux lycéens occupe la foule des badauds, des personnages farfelus et souriants qui se perdent malgré eux dans cette avalanche de loufoqueries et d'absurdités. Quelques retours sur la langue forment des raccourcis littéraires que l'auteur a décidé d'emprunter peut-être parfois un peu trop vite tels que: «Dans les hauteurs du grand immeuble, la dame au chapeau vert fait des avances à son patron, pour obtenir un avancement.» (p. 130) Mais ce ne sont que broutilles de style qui s'écaillent avec le temps. Olivier Gilbert nous offre une féerie aux dimensions modestes, digestible, bien goûteuse tel un petit sandwich-cocktail au remplissage savoureux et à la mie bien nette. Parmi la table des hors-d'œuvre littéraires, des voix qui pullulent, Gilbert nous donne plus qu'à grignoter, il nous laisse entendre une voix que l'on souhaiterait un jour voir au menu principal.

*Bertrand Laverdure*

BERTRAND GERVAIS

*Tessons*

XYZ éditeur, 1998, 152 p.

Bertrand Gervais est surtout connu comme professeur d'université et chercheur. À ma connaissance, il en est à sa première œuvre de fiction, laquelle revêt la forme d'un recueil de récits fantastiques. On peut affirmer qu'il redéfinit bien ce genre. Et pour apprécier, il ne faut pas avoir peur de se laisser surprendre.

Personnellement, le texte que je préfère est «L'oubli», pour son rapport à l'art, plus précisément au tableau *Les Ambassadeurs* de Holbein auquel Hubert Aquin avait fait allusion dans *Trou de mémoire*. Ce récit représente assez bien l'ensemble du recueil dont la problématique globale tourne autour des thèmes de la mémoire et de l'oubli. Il nous fait pénétrer dans l'univers d'un jeune couple, Mélanie et Liam, dont la relation est remise en cause après l'achat d'un mystérieux livre dans une librairie, livre qui a quelque chose à voir avec une ancienne flamme de Liam. Le côté précaire des relations amoureuses est brillamment abordé à travers le thème de l'oubli et du dédoublement de personnalité de Liam qui, sous le coup d'une amnésie partielle, oublie jusqu'à l'existence de sa partenaire du moment et se lie à une autre.

En général, l'auteur joue beaucoup sur la métaphore et le symbolisme à travers les personnages et les situations, ce qui augmente d'autant plus l'intérêt des textes qui ont chacun une note surréaliste. Le fantastique peut être perçu comme un langage et contribue également à renforcer la signification des textes. Il n'y a rien de gratuit. Chez l'auteur, rigueur va de pair avec fantaisie.

Même la sexualité est traitée de façon surnaturelle. «La mante artificielle» et «Le cierge et le métronome» semblent dépeindre une certaine vision angoissante de la sexualité:

Quand mon sexe a pénétré le sien, un vide s'est ouvert qui m'a engouffré tout entier. Je n'avais jamais pensé à ma sexualité, au fait que je retrouverais cet espace que j'avais quitté en catastrophe après cent quatre jours d'un développement dévié de son cours. Au fait que j'aurais à l'affronter et à y dépenser mes forces. Et quand mon sexe y est entré, c'est toute ma vie qui s'est arrêtée. La terreur était trop grande. Je me suis dégagé brusquement de Marie-Thérèse, qui a crié de douleur. Sans le savoir, elle m'avait montré les limites de ma vie.

Je me suis habillé en silence, sans me laver, sans parler, et je suis sorti. Elle m'a suivi jusqu'à la porte. (p. 74-75)

Sexualité qui est tout de même présentée comme une forme de renaissance, dans «Le cierge et le métronome» du moins. Elle est parfois associée à la mort: «cette mort que je rejoignais sans le vouloir et que je pénétrais du bout de mon corps» (p. 74). Sans nécessairement constituer une thématique, elle donne une certaine intensité aux sujets abordés.

Mais le texte le plus intrigant demeure «La conjecture» dans lequel le personnage principal (Millaire) oublie jusqu'à la signification et la valeur des textes. Il se rapproche davantage de la poésie en plus de susciter l'intérêt d'un chercheur universitaire. Les chiffres deviennent un langage, dépouillé de son caractère utilitaire: «Les chiffres sont d'une substance poétique» (p. 98), un aspect non négligeable du texte. Ce récit est celui qui met le plus en évidence la problématique de l'humain face aux changements et à l'inconnu; il ne peut tomber plus à propos à une époque marquée par des psychoses collectives tel le bogue de l'an 2000. De plus, on retrouve des situations cocasses et absurdes où, par exemple, Millaire ne sait même pas qu'il a gagné à la loterie et où c'est la vendeuse qui le lui annonce.

Une des qualités de ce recueil est de nous aider à nous détacher de nos références au quotidien, de nous distancier d'avec de vieilles théories ou recettes. Il est intéressant de constater que le fantastique sert admirablement les propos soulevés et permet d'aller au fond des choses tout en n'enlevant rien au plaisir de la lecture. L'auteur est assez avisé pour ne pas mêler la théorie à la fiction, même s'il est universitaire. Il se révèle assez audacieux et innovateur dans son écriture. Bref, ces textes se lisent agréablement et nous font évoluer. Ils peuvent s'avérer une excellente thérapie du fait qu'ils nous déstabilisent et nous remettent en question!

*Martin Thisdale*